

Prologue

Février 1983

Vous lui auriez dit un an plus tôt qu'il se tiendrait aujourd'hui dans une boutique vide avec un bébé dans un landau, songeant qui plus est, très sérieusement, à faire une offre, il n'y aurait jamais cru.

Il avait eu une chance folle de dénicher ce landau. Le chineur qui dormait en lui n'avait pu résister bien longtemps, lorsqu'il était tombé sur l'annonce d'un vide-grenier, dans un quartier chic du nord d'Oxford. Le couple en question avait deux enfants en bas âge, mais ils s'apprêtaient à déménager à Paris et n'avaient donc pas d'autre choix que de se séparer de ce petit bijou. Le landau était comme neuf. On aurait pu très facilement imaginer la reine le pousser – enfin, sa gouvernante, pour être exact. La propriétaire n'en avait réclamé que cinq livres. Julius était convaincu qu'il valait beaucoup plus, et qu'elle avait simplement eu pitié de lui. Mais si ces derniers mois lui avaient appris quelque chose, c'était de s'accommoder de la pitié. Et plutôt vite, avant que celui qui la lui accordait ne se décide soudain à changer d'avis. Alors il l'avait acheté et l'avait récuré dès son retour, en dépit de son état impeccable. Puis il avait acheté un matelas, des couvertures, et il disposait aujourd'hui d'un adorable petit nid pour son précieux chargement, jusqu'à ce que sa fille sache marcher.

Quand donc les bébés se mettaient-ils à marcher, d'ailleurs ? Il savait d'ores et déjà qu'il serait inutile de poser la question à Debra, sa mère fantasque, dont les effluves de patchouli de son appartement en sous-sol londonien avaient dû finir par affecter les souvenirs. Selon elle, Julius avait su lire dès l'âge de deux ans, une légende à laquelle il avait du mal à accorder du crédit. Mais au fond, peut-être était-ce la vérité, car il ne se souvenait pas n'avoir jamais lu. Pour lui, lire était vital. Quoi qu'il en soit, il n'était certainement pas prêt à demander un quelconque conseil à sa mère en matière d'éducation parentale. Il lui arrivait souvent de penser que sa propre survie relevait du miracle. Quand il était petit, sa mère le laissait seul dans son berceau, le soir, pour aller siroter quelques verres de vin au bar du coin. « Qu'est-ce qui aurait pu se passer ? » se défendait-elle aujourd'hui. « Je ne partais pas plus d'une heure ! » C'était peut-être ce qui expliquait ce sentiment surprotecteur qu'il éprouvait vis-à-vis de sa fille ; il était incapable de lui tourner le dos une seule seconde.

Il balaya une nouvelle fois des yeux les murs nus de la boutique. Une puissante odeur de moisissure régnait sur les lieux ; il savait que ce serait sa pire ennemie... Le bois de l'escalier qui menait à la mezzanine était quant à lui tellement pourri qu'il était impossible de monter sans risquer de se briser une jambe. Les deux vitrines en saillie qui flanquaient la porte d'entrée envahissaient la boutique d'une lumière nacrée mettant en valeur le chêne doré du parquet et les jolies moulures du plafond. La poussière omniprésente conférait une atmosphère irréelle aux lieux, comme s'il s'agissait d'une boutique fantôme attendant désespérément que quelque chose se passe. Une transformation, une rénovation, une renaissance.

– C'était une pharmacie, à l'origine, expliqua l'agent immobilier. Avant de devenir un magasin d'antiquités. Enfin, entre vous et moi, ce n'était rien de plus qu'un vaste bazar...

Il savait qu'il aurait dû d'abord faire faire des devis, s'assurer que la bâtisse ne présentait pas de vices, que ce problème

d'humidité serait remédiable... Mais Julius avait des papillons dans le ventre, et son cœur palpait d'excitation. Il avait trouvé ce qu'il cherchait, il en était persuadé. Les deux étages supérieurs feraient un nid parfait, pour sa fille et lui. Juste au-dessus de sa boutique.

De sa librairie...

Sa quête avait débuté trois semaines plus tôt, quand il avait pris la décision d'aller de l'avant et d'agir de manière positive, s'il voulait avoir la chance d'offrir une vie un tant soit peu normale à sa fille. Il avait passé en revue son expérience, son potentiel, ses atouts, le côté pratique d'être un père célibataire, et en avait conclu qu'une seule solution s'offrait à lui.

Il s'était donc rendu à la bibliothèque, avait posé un exemplaire des Pages Jaunes sur la table, puis une carte détaillée du comté à côté. Il avait tracé un cercle autour d'Oxford sur un rayon d'une trentaine de kilomètres, se demandant ce que cela ferait de vivre à Christmas Common, Ducklington ou encore Goosey. Puis il avait cherché toutes les librairies existantes et avait marqué d'une croix les villes correspondantes.

Étaient enfin restées les villes qui ne bénéficiaient d'aucune librairie. Il y en avait cinq en tout. Il avait noté leurs noms sur un papier et les avait visitées tour à tour les jours suivants, empruntant plus de bus qu'il n'en avait jamais pris jusqu'ici. Les trois premières villes s'étaient révélées terriblement désertes et sinistres, si bien qu'il avait été à deux doigts de capituler. Mais la prochaine, Peasebrook, sonnait agréablement à son oreille, et il avait décidé d'aller y jeter un œil avant d'abandonner définitivement son projet.

Peasebrook se tenait en plein cœur de la région des Cotswolds, tout juste à l'extérieur du périmètre qu'il avait tracé. Un kilomètre supplémentaire et son existence lui aurait été ignorée à jamais... Il sortit du bus et observa la longue artère principale. Elle était large et parsemée d'arbres de chaque côté, ses trottoirs flanqués de bâtisses dorées massées

les unes contre les autres. Il vit plusieurs antiquaires, un boucher traditionnel – dont la vitrine exhibait des lapins et des faisans pendus la tête en bas, ainsi que de grosses saucisses appétissantes –, une imposante auberge, quelques jolis petits cafés et un fromager. Le Women's Institute de la ville organisait une braderie, si bien que les tables de fortune qu'il avait disposées devant la mairie croulaient sous d'énormes gâteaux débordant de confiture, de gros paniers remplis de légumes encore terreux et toutes sortes de plantes aux lourdes fleurs prune et jaunes.

Peasebrook bourdonnait tranquillement mais sûrement, ses habitants s'activant un peu à la manière d'abeilles par un bel après-midi d'été. Les gens s'arrêtaient sur leur route pour saluer une connaissance. Les cafés paraissaient tourner à plein régime. Les tiroirs-caisses semblaient tinter sans interruption : les gens faisaient leurs commissions avec un enthousiasme surprenant. Un restaurant plutôt chic, avec un splendide laurier à l'entrée et un impressionnant menu disposé sous une vitrine, proposait une cuisine moderne et raffinée. Il y avait même un minuscule théâtre où l'on jouait actuellement L'Importance d'être constant. Voilà qui augurait plutôt bien de la suite : Julius adorait Wilde. Il lui avait même consacré son mémoire, à l'université : « L'influence d'Oscar Wilde sur W.B. Yeats ».

Même si cette pièce était pour lui un présage, il poursuivit sa visite de la ville, au cas où ses recherches n'auraient pas été suffisamment approfondies. Il craignait plus que tout de tourner au coin d'une rue et de découvrir ce qu'il espérait ne pas voir. Maintenant qu'il se trouvait dans cette charmante ville de Peasebrook, il voulait que sa fille et lui en fassent partie. Il se sentait comme chez lui, ici. Qu'un endroit pareil ne bénéficie pas d'une librairie était pour lui un vrai mystère.

Après tout, une ville sans librairie, c'est une ville sans cœur.

L'ouverture de sa boutique ne pourrait que rendre la vie de tous ces gens meilleure. Julius voyait chaque personne qu'il croisait comme un client potentiel. Il les imaginait aller et venir entre les rayonnages, lui demandant ses dernières recommandations... Il se voyait glisser leurs achats dans un joli sac, apprenant les goûts de chacun, mettant un livre de côté pour untel ou unetelle, attendant avec hâte le regard émerveillé de tous ces gens à la découverte d'une nouvelle plume, d'un nouvel univers...

– Vous pensez que je peux tenter une offre plutôt basse ? demanda-t-il à l'agent, qui répondit par un haussement d'épaules.

– Ça ne coûte rien d'essayer.

– Il y a pas mal de travaux à réaliser...

– Ça a été pris en compte dans l'estimation.

Julius donna alors son prix.

– Je n'irai pas au-delà, déclara-t-il. Tout simplement parce que je ne le peux pas.

Quand il signa les papiers quatre semaines plus tard, Julius n'en croyait toujours pas ses yeux. Voilà qu'il se retrouvait seul au monde (en dehors de sa mère, évidemment, mais l'on ne pouvait pas dire que celle-ci soit d'une grande utilité), avec un bébé et une librairie ! Et quand son bébé tendit justement vers lui sa petite main grande ouverte, il posa le doigt dans son poing minuscule et songea qu'il avait beaucoup de chance. Le destin était décidément joueur...

Et s'il n'avait jamais levé les yeux, à cet instant précis, presque deux ans plus tôt ? Et s'il avait gardé le dos tourné à la porte pour continuer à ranger la section voyages, laissant son collègue se charger d'aider la jolie cliente aux cheveux roux ?

Six mois plus tard, après des semaines de balayage, de récurage, de peinture, et plusieurs factures quelque peu douloureuses – sans parler des nombreux épisodes de panique

et des livraisons sans fin –, l’enseigne put être accrochée devant la boutique, Nightingale Books joliment peint en bleu marine et or. Il n’y avait pas la place d’ajouter « pourvoyeur de belles choses à lire pour les gens de bon goût », mais c’était exactement ce qu’il était. Un vendeur de livres.

Et de l’espèce la plus noble.

Trente-deux ans plus tard...

Que faire, en attendant que quelqu'un meure ?
Eh bien, la réponse est simple : rester assis à son chevet, dans une chaise en plastique qui ne convient au derrière de *personne*, à attendre qu'il rende son dernier souffle car il n'y a plus aucun espoir.

Rien ne paraissait approprié, en vérité. Il y avait une pièce avec une télé au bout du couloir, mais cela semblait une chose assez insensible à faire dans un moment pareil, et de toute façon, Emilia n'était pas très télé.

Elle ne donnait ni dans le tricot ni dans le sudoku.

Elle ne voulait pas écouter de la musique, de peur de le déranger. Même le meilleur des casques laisse s'échapper les notes les plus agressives.

Déjà que c'était agaçant dans un train, alors au chevet d'un mort... Hors de question de surfer sur Internet avec son téléphone – c'était à ses yeux l'incivisme ultime du vingt et unième siècle.

Et pas un seul livre sur cette planète n'aurait pu capter son attention à cet instant précis.

Elle resta donc assise à son chevet, piquant de temps à autre du nez avant de se réveiller en sursaut, terrorisée à l'idée de ne pas l'avoir vu partir. Elle lui tenait alors la main quelques minutes. Sa main sèche, gelée et inerte. Lorsque celle-ci se

faisait trop lourde, elle la reposait délicatement sur le drap, une expression triste au visage.

Puis elle se rendormait.

De temps à autre, les infirmières lui apportaient une tasse de chocolat chaud – même s’il n’en avait que le nom. En effet, le breuvage n’était pas chaud, mais tiède, et Emilia doutait fortement qu’une quelconque fève de cacao ait été maltraitée durant sa confection. On aurait plutôt dit un gobelet d’eau beige légèrement sucrée...

Les néons que l’on avait allumés pour la nuit diffusaient une lueur pâle aux sinistres nuances jaunâtres. Les radiateurs étaient poussés au maximum, ce qui rendait la petite chambre suffocante. Emilia posa les yeux sur le mince dessus-de-lit, avec ses fleurs orange et jaunes, puis sur la frêle silhouette de son père, dessous, immobile. Ici et là, quelques mèches blanches coiffaient son crâne presque chauve. Son épaisse chevelure avait toujours été l’un de ses traits les plus distinctifs. Elle le revoyait passer sa main dedans lorsqu’il cherchait à conseiller un client, quand il se tenait devant l’une de ses tables de suggestions encore vide, ou quand il était au téléphone. Sa crinière faisait autant partie de lui que cette fameuse écharpe de cachemire bleu qu’il tenait constamment à porter, nouée deux fois autour de son cou, même si les mites y avaient de toute évidence fait une halte. Emilia s’était empressée de la traiter dès l’instant où elle s’en était aperçu. Elle soupçonnait l’épais manteau de velours qu’elle avait acheté l’hiver dernier à la friperie d’être responsable de cette invasion, et elle ne pouvait s’empêcher de s’en vouloir que ces satanées bestioles aient décidé de s’attaquer à l’unique accessoire vestimentaire auquel son père semblait être attaché.

C’était à cette période qu’il avait commencé à se plaindre. Enfin, non, pas vraiment. Son père n’était pas du genre à geindre. Emilia lui avait fait part de son inquiétude, qu’il avait balayée avec son stoïcisme habituel. Alors elle avait abandonné le sujet et était montée dans son avion en partance pour

Hong Kong. Jusqu'à ce qu'elle reçoive ce fameux coup de fil, la semaine précédente.

« Vous devriez revenir », lui avait dit l'infirmière. « Votre père serait furieux s'il savait que je vous ai appelée... Il ne veut pas vous alarmer, mais... »

Ce « mais » voulait tout dire. Emilia avait pris le premier avion. Et à son arrivée, Julius avait fait mine d'être fâché, mais la façon dont il avait serré sa main dans la sienne, plus fort que jamais, suffisait à lui faire comprendre qu'elle avait eu raison de venir.

– Il est en plein déni, lui avait alors confié l'infirmière. C'est un battant jusqu'au bout... Je suis vraiment navrée. Nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour qu'il souffre le moins possible.

Emilia avait hoché piteusement la tête, saisissant enfin le poids de la réalité.

Son père semblait en effet ne plus souffrir. Il avait mangé un peu de gelée de citron vert la veille, dont il semblait s'être régalé. La texture devait adoucir ses lèvres craquelées et sa langue sèche. Elle aurait pu tout aussi bien être en train de nourrir un oisillon, à la façon dont il tendait le cou, la bouche grande ouverte, pour atteindre la cuillère. Ensuite, il s'était couché, épuisé par ce simple effort. Il n'avait rien avalé de solide depuis des jours, ne tenant que grâce à un cocktail complexe d'antidouleurs et de sédatifs qu'on lui administrait en alternance afin de lui procurer les meilleurs soins palliatifs possibles. Emilia en était venue à détester le mot « palliatif ». C'était un mot sinistre, et qui par ailleurs ne tenait pas toujours ses promesses : il était arrivé à son père de témoigner d'atroces montées d'angoisse. Qu'il s'agisse de pure douleur physique, ou de la conscience de ce qui était sur le point d'arriver, Emilia savait dans ces moments-là que le traitement ne faisait pas effet. Et les infirmières avaient beau rajuster le dosage dans la minute, le changement n'était pas immédiat, ce qui avait pour

fâcheuse conséquence de l'angoisser à son tour... C'était une véritable boucle sans fin.

Même si l'expression était mal choisie, car il y aurait une fin. L'ultime virage avait été pris, et il était vain d'espérer une quelconque guérison à ce stade. Même les plus fervents optimistes n'auraient pu se permettre de croire à un miracle. Il ne restait donc plus qu'à prier pour qu'il parte vite et le plus paisiblement possible.

L'infirmière souleva le dessus-de-lit et considéra les pieds de Julius avant de les caresser doucement du bout des doigts. Le regard dont elle gratifia Emilia laissait entendre qu'il n'y en aurait plus pour longtemps. Sa peau était d'un gris pâle, comme une statue de marbre.

La femme rabattit le dessus-de-lit et frotta doucement l'épaule d'Emilia. Puis elle partit, car il n'y avait malheureusement rien à dire. Ce n'était plus qu'une question d'heures ; ils avaient fait tout ce qu'ils pouvaient. Au moins ne semblait-il pas souffrir... Un profond calme régnait sur les lieux ; la mort imminente était traitée avec une révérence silencieuse. Mais qui aurait pu deviner si c'était réellement ce que le mourant désirait ? Peut-être aurait-il voulu écouter son cher Elgar à plein volume ? La météo marine tournant en boucle ? Les infirmières commérer, raconter leur soirée de la veille ou encore ce qu'elles comptaient préparer pour le dîner ? Après tout, quoi de plus normal que de vouloir se détourner de sa mort prochaine en se noyant dans les futilités ?

Emilia l'observait, se demandant comment lui faire passer un maximum d'amour tandis qu'il s'éloignait peu à peu. Si elle avait pu s'arracher le cœur et le lui donner, elle l'aurait fait. À cet homme merveilleux qui lui avait donné la vie, qui avait été sa vie, et qui s'apprêtait à la laisser seule au monde.

Elle lui avait chuchoté tout un tas de souvenirs, d'anecdotes. Elle lui avait raconté des histoires. Récité ses poèmes préférés.

Lui avait parlé de la librairie.

– Je m'en occuperai, ne t'inquiète pas. Je m'assurerai qu'elle

ne ferme jamais ses portes. Pas tant que je serai en vie, papa. Et je ne vendrai jamais à cet escroc d'Ian Mendip, quelle que soit la somme qu'il me propose. Il n'y a que ta boutique qui compte. Tous les diamants du monde ne valent rien en comparaison. Les livres sont plus précieux que les bijoux.

Et elle était sincère. Que vous apportait un diamant, au juste ? Un éclat momentané, rien de plus. Un diamant scintillait l'espace de quelques secondes seulement ; un livre, lui, pouvait scintiller à tout jamais.

Elle doutait sincèrement qu'Ian Mendip ait lu un seul livre de sa vie. Elle lui en voulait tellement d'avoir mis toute cette pression à son père alors qu'il était si vulnérable... Julius avait beau chercher à minimiser la situation, elle voyait bien qu'il avait peur pour l'avenir de sa boutique, et par conséquent pour son équipe et ses clients. Ses employés lui avaient confié le désarroi dont Julius avait été victime ces derniers temps, et Emilia s'en voulait terriblement d'avoir été à l'autre bout de la planète dans un moment pareil. Aujourd'hui, elle tenait plus que tout à le rassurer afin qu'il puisse partir serein, en sachant que Nightingale Books resterait entre de bonnes mains.

Elle remua sur sa chaise afin de trouver une position un tant soit peu confortable. Elle finit la tête nichée entre ses bras, au pied du lit. Elle n'avait jamais été autant épuisée de sa vie.

Il était 2 h 49 lorsque l'infirmière lui toucha doucement l'épaule. Il n'y avait pas besoin d'en dire plus ; Emilia savait ce que cela signifiait. Elle ignorait si elle avait été éveillée ; elle ignorait même si elle l'était à cet instant précis, car tout lui paraissait se dérouler au ralenti autour d'elle.

Quand toutes les formalités furent effectuées et les pompes funèbres prévenues, elle quitta l'hôpital pour se plonger dans l'air glacial et la lueur sinistre de l'aube naissante. Elle eut l'impression que toutes les couleurs avaient soudain disparu, jusqu'à ce qu'elle voie le feu, au niveau de la sortie, passer du rouge au vert. Les bruits lui paraissaient tout aussi voilés, comme si elle avait les oreilles pleines d'eau.

Le monde serait-il différent sans la présence de Julius ? Elle ne le savait pas encore. Elle inspira cet air qu'il ne respirerait plus jamais et songea à ses épaules carrées, celles sur lesquelles elle s'était tant de fois assise, petite. Elle se revoyait taper son torse du talon pour le faire courir plus vite, emmêler ses doigts dans sa crinière qui tombait alors sur ses épaules, cette crinière qu'il avait eue poivre et sel dès ses trente ans. Elle dressa devant elle la montre en argent avec son bracelet en peau d'alligator qu'il avait portée tous les jours de sa vie. Elle la lui avait toutefois retirée à la fin, pour éviter qu'elle n'abîme sa peau déjà fragile, et la lui avait laissée sur sa table de chevet au cas où il aurait besoin de savoir l'heure. Contrairement à l'horloge fixée au-dessus du bureau des infirmières, cette montre offrait au moins un temps plein de promesses... Mais la magie de l'objet sacré n'avait malheureusement pu empêcher l'inévitable de se produire.

Emilia monta dans sa voiture. Sur le siège passager, un paquet de bonbons à la menthe qu'elle avait prévu de lui donner. Elle en déballa un et le glissa dans sa bouche. Elle n'avait rien avalé depuis le petit-déjeuner de la veille. Elle le suçota jusqu'à ce que le bonbon se mette à lui râper le palais, la sensation désagréable la tirant l'espace de quelques secondes de ses pensées.

Elle avait mangé la moitié du paquet quand elle tourna enfin dans l'artère principale de Peasebrook, la bouche prise d'assaut par une déferlante de sucre. La petite ville était enveloppée du gris perle du jour naissant, ce qui conférait une ambiance sinistre aux lieux – la pierre dorée avait définitivement besoin du soleil pour briller. Dans le demi-jour, Peasebrook était terriblement fade, mais dans quelques heures à peine, elle scintillerait de tout son charme, conquérant le cœur de tous ceux qui viendraient y poser les yeux. C'était une ville typiquement anglaise et délicieusement pittoresque, avec ses portes de chêne, ses fenêtres à meneaux et à croisillons, ses trottoirs pavés, ses boîtes aux lettres rouges et ses rangées

de tilleuls étêtés... Ici, on ne trouvait aucune atrocité contemporaine ; rien qui ne vînt troubler le charme des lieux.

Nightingale Books se situait à côté du pont de pierre enjambrant le ruisseau qui donnait son nom à la ville¹. C'était un bâtiment de trois étages à double exposition dont la façade avant exhibait deux jolies fenêtres en saillie et une porte bleu marine. Emilia sortit de sa voiture sous la brise matinale, seul signe de vie dans la ville encore endormie, et observa la bâtisse qui avait été l'unique maison qu'elle ait jamais connue. Où qu'elle soit sur cette terre et quoi qu'elle fasse, sa chambre au-dessus de la boutique l'avait toujours attendue, recelant la plupart de ses affaires. Trente-deux ans de souvenirs et d'objets en tout genre...

Elle se glissa par la porte d'entrée et s'immobilisa un instant sur le sol carrelé. Devant elle : la porte qui menait à l'appartement. Elle revoyait son père lui tenir la main, petite, et l'aider à descendre les marches qui lui paraissaient alors immenses. Cela avait pris un temps interminable, mais elle avait fait preuve d'une détermination sans faille, et lui d'une extrême patience. Plus tard, elle avait quotidiennement dévalé ces mêmes marches, son sac sur le dos et une pomme à la main, courant en direction de l'école avant qu'elle ne ferme. Des années après, elle s'y était faufilée sur la pointe des pieds lorsqu'elle rentrait un peu tard d'une soirée. Non pas que Julius ait été quelqu'un de particulièrement strict : c'était tout simplement ce que vous faisiez quand vous aviez seize ans, que vous aviez bu un petit peu trop de cidre et qu'il était deux heures du matin...

À sa gauche : la porte qui donnait à l'arrière du comptoir de la librairie. Elle la poussa et pénétra dans la boutique. La lueur de l'aube s'infiltrait faiblement à travers la vitrine. Emilia prit une bouffée de l'air ambiant et frissonna. Elle avait le ventre noué par l'excitation, comme chaque fois qu'elle entrait ici ;

1. « Brook » signifie « ruisseau ». (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)